



PHOTOGRAPHIE LÉO DOHMEN © MIREILLE DOHMEN-SPRENGERS

Mai 68 reste vivant: “Apprendre à vivre, non à se vendre”

Analyse **Guy Duplat**

Relire aujourd'hui Vaneigem et Debord est essentiel car les contestations qui se levèrent sous le nom des Indignés ou d'“Occupy Wall Street”, ou encore les expériences d'économie non marchande qui ont poussé en Grèce ou en Espagne se réclament de leurs pensées.

Si Raoul Vaneigem fut un des grands penseurs de Mai 68 avec son livre culte pour les manifestants, le “Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations”, il garde toujours un œil acéré sur l'évolution du monde et n'a rien abandonné de ses idéaux de changement radical. On le constate à lire le passionnant livre d'entretiens qu'il publie avec Gérard Berréby, grand connaisseur du mouvement situationniste.

Le livre retrace la vie et la pensée de Vaneigem et fourmille (cela fait sa richesse) d'encarts, de textes et photos d'époque permettant de comprendre comment un quarteron d'intellectuels radicaux, surréalistes, littéraires, l'Internationale situationniste (IS), put jouer un tel rôle et continue à influencer la pensée: “Comment ne serais-je pas heureux, dit-il, de découvrir sur les murs d'Athènes des slogans comme ‘Autogestion

de la vie quotidienne’, ‘Le fascisme est le parti de la mort’, ‘Nous sommes le parti de la vie’, ‘L'Etat n'est plus rien, soyons tout?’”

Enfance à Lessines

Raoul Vaneigem raconte son enfance à Lessines, il parle le picard, rencontre Scutenaire, crie “Croa, croa” quand il croise un curé. Son père était très à gauche et, tout jeune, Vaneigem avait déjà la haine: “La haine de l'exploitation était ma lumière noire”. Puis, ce furent le choc de la découverte de Lautréamont, et la rencontre décisive avec la pensée d'Henri Lefebvre: “Les idées politiques, j'en avais fait le tour, mais les problèmes existentiels restaient en suspens. Que quelqu'un établisse une jonction entre l'existence quotidienne, les idéologies et l'analyse du monde, voilà ce qui m'intéressait”. C'est par Lefebvre qu'il rencontre Debord.

Les souvenirs de Vaneigem rappellent ces personnalités qui firent l'IS comme Attila Kotanyi et l'envoûtante compagne de Debord, Michèle Bernstein, dont Vaneigem sera toute sa vie follement épris.

Le livre raconte les soirées trop arrosées (Debord mourra de son alcoolisme), l'hédonisme d'un groupe tout petit et “international” pour avoir rallié quelques Congolais qui avaient écrit des rumbas anti-Mobutu – le pavillon belge à Venise, en 2015, rappellera ces situa-

tionnistes congolais.

Juste avant mai 68, l'un publie “La Société de spectacle” et l'autre “Le Traité”, livre refusé par 15 éditeurs, sauvé par Raymond Queneau et qui sera le livre culte des manifestants.

Vaneigem évoque Debord: “Il donnait parfois l'impression d'être distant, il ne l'était pas, il a toujours été très sensible, il avait la pudeur de ses émotions. Une grande souffrance l'habitait. Elle ne l'a jamais quitté”. Tous les deux, radicaux, critiquaient d'emblée le castrisme dans Castro et le maoïsme dans Mao. Hostile à toute idéologie, Vaneigem disait: “Ceux qui parlent de révolution et lutte des classes sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif dans le refus des contraintes, ceux-là ont dans la bouche un cadavre”.

Rien n'est fini, tout commence

Les principes de Vaneigem étaient là d'emblée: “Refus du travail, refus du paraître, refus du spectacle, importance de la femme, de l'enfant, dénoncer la manipulation de l'émotionnel, critiquer les idéologies et le clientélisme, dénoncer le cycle refoulement/déroulement”. “J'insiste toujours sur la nécessité de partir de la base, de la vie quotidienne, de la radicalité qui est la racine de l'être.”

Si Debord, “plus théorique, s'intéressait à

la structure de la société, Vaneigem s'intéresse plus à l'humain”.

Les lecteurs de “La Libre” ont pu lire les grandes interviews qu'il nous a accordées dans lesquelles on retrouve son optimisme combatif comme dans cette phrase: “Apprendre à vivre, non à se vendre. Ils y viendront d'eux-mêmes quand ils comprendront quel esclavage les attend sur le marché de dupe du travail. Quand, refusant la compétition (les mécanismes économiques qui nous robotisent), l'arrivisme, le culte de l'argent à tout prix, ils accorderont enfin la priorité à l'amour de la vie et à leur vie amoureuse, à la connaissance du vivant, à l'amélioration de leur environnement, à l'émulation personnelle, à la seule richesse qui soit: la richesse de l'être et non de l'avoir. Quand ils s'aviseront qu'il ne s'agit pas d'être le meilleur mais de vivre mieux. Quand ils refuseront de cautionner des gouvernants qui construisent des prisons et suppriment des écoles au lieu de les multiplier. La vie a tous les droits, la prédation n'en a aucun. Ne vous étonnez pas que le combat commence à peine”.

Le titre du livre d'entretiens choisi par Vaneigem est clair: “Rien n'est fini, tout commence”.

→ Gérard Berréby et Raoul Vaneigem, “Rien n'est fini, tout commence”, aux éditions Allia, 400 pp., env. 25 euros.

Vaneigem, Debord : la vie d'abord

- La crise remet en pleine lumière ces “gourous” de mai 68.
- Eclairage avec la sortie d'un formidable livre de souvenirs de Raoul Vaneigem, l'auteur du “Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations”.
- Un écho également à la mort de Guy Debord, disparu il y a 20 ans, fondateur de l'Internationale situationniste et auteur du livre culte “La Société du spectacle”.

Guy Debord à gauche et Raoul Vaneigem à droite, en novembre 1962, photographiés par Léo Dohmen.

Le révolutionnaire absolu de la société spectaculaire

Portrait **Éric de Bellefroid**

Quand à vingt ans, en 1951, Guy Debord (Paris, le 28 novembre 1931) assiste à Cannes à la projection quasi clandestine du “Traité de bave et d'éternité” d'Isidore Isou – nom d'artiste de Jean-Isidore Goldstein – il pénètre de plain-pied dans le mouvement lettriste. C'est le début, pour lui, d'une aventure littéraire et cinématographique qui a débuté avec la lecture de Lautréamont, Arthur Cravan, le cardinal de Retz, Hegel, Marx, Clausewitz, Machiavel, Apollinaire, Nerval, Baudelaire, Villon, etc.

Une critique radicale

Un an plus tard, en juin 1952, alors qu'il fraie également avec le groupe Cobra, et Asger Jorn en particulier, Guy-Ernest Debord fondera à Bruxelles avec Gil J. Wolman l'Internationale lettriste, qui préfigure l'Internationale situationniste qu'il animera dès 1957, avec Raoul Vaneigem entre autres (lire ci-contre). Celle-ci étant à la précédente, peu ou prou, ce que le dadaïsme de Tristan Tzara avait été au Surréalisme avant-guerre.

Dans un essai célèbre comme “La Société du spectacle”, en 1967, et ses films d'avant-garde (“Hurlements en faveur de Sade”), l'on pourrait dire sans se tromper qu'il émet ou énonce une critique radicale et prémonitrice de la société marchande contemporaine, où s'enchevêtrent un peu incestueusement le pouvoir capitaliste et les

médias; fût-ce le capitalisme d'Etat hérité de Staline ou de Mao. Critique qui culminera avec Mai 68, la révolution irréfutablement situationniste des pavés et des fleurs de rhétorique contre les institutions de l'ennui.

Politique et poésie

Trait d'union entre la politique et la poésie, le révolutionnaire absolu, libertaire et subversif, qui rêvait d'aménager par les échelles de secours une promenade sur les toits de Paris où il avait fièrement écrit sur un mur en 1953: “Ne travaillez jamais”, tant il était convaincu comme Louis Scutenaire qu'on dort pour un patron, s'ingénie à instaurer un dépassement total de l'art, c'est-à-dire de le faire à tout prix coïncider avec la vie, afin que le quotidien déserte définitivement la routine du train-train et tout le tintouin. Il s'agit de s'affranchir de l'esclavage d'un temps conçu dans le but de rentabiliser le travail et de contrôler les citoyens.

L'auteur du film au titre palindrome “In girum imus nocte et consumimur igni” (“Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes consumés par le feu”), son chef-d'œuvre dit-on, produit par le mécène Gérard Lebovici qui sera assassiné dans d'étranges conditions, créera aussi les revues “Internationale lettriste”, qui a proprement rompu avec la bande d'Isidore Isou, et “Potlatch”, où il appelle notamment à la démolition des églises, car la beauté, fût-elle celle du portail de Chartres, doit être détruite quand elle n'est

point promesse de bonheur. Il dédaigne l'art comme exercice de sublimation ou de compensation.

Triomphe marchand

Guy Debord, ce n'est pas seulement un inimitable style littéraire ou artistique, mais également un style de vie. En regard d'un Vaneigem, plus porté sur l'homme, il affiche un côté plus directement insurrectionnel, quelque chose qui s'apparente à Bakounine. Mais à Saint-Just aussi. “La formule pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant. C'était une dérive à grande journée, où rien ne ressemblait à la veille; et qui ne s'arrêtait jamais.”

A travers un essaim de films donc, Guy-Ernest publiera encore deux grands livres. En 1988, ses “Commentaires sur la société du spectacle”. Puis, en 1989, le “Panégyrique”. La société marchande spectaculaire, il mourra pourtant de la voir survivre et triompher, sur un mode tyrannique même.

S'il l'a théorisée pour mieux la combattre, convoquant du reste Marx et Hegel à cet effet, c'est qu'il ne peut souffrir le fétichisme de la marchandise, comme l'aliénation et l'idéologie qui s'y accolent.

Lui-même, qui a résisté à toutes ces séductions, avec le refus de toute position de pouvoir et de toute connivence avec les médias, se suicide à petit feu au fond de l'alcool et se donne le coup de grâce le 30 novembre 1994 à Bellevue-la-Montagne. Loin du monde déjà.

*“La formule
pour renverser
le monde,
nous ne l'avons
pas cherchée
dans les livres,
mais en errant.”*

GUY DEBORD
Ecrivain et essayiste.